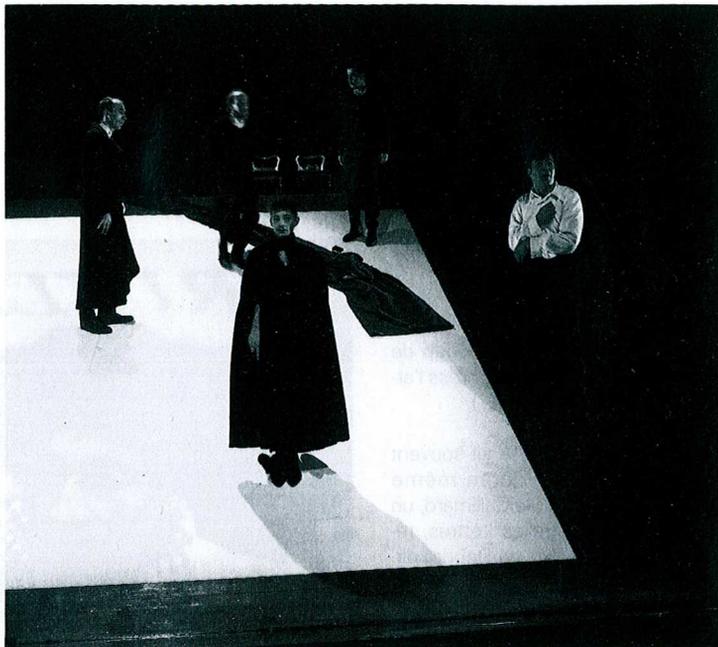




l'enjeu du regard



«Le conte d'hiver» de Shakespeare. Mise en scène : Stéphane Braunschweig. (CDN, Orléans, 1993)

■ Du théâtre à l'italienne la loge fut l'embème et le lieu de prédilection. Sur le devant paraissent les dames qui décoraient la salle de leur buste, tandis qu'à l'arrière on se délectait en bavardant et intrigant, en séduisant et aimant. Pour *Salut, Tolstoï*, spectacle d'Andràs Jeles, c'est de ce théâtre mythologique que le scénographe Csaba Antal propose l'épure avec deux rangées de loges miniaturisées, conçues pour recevoir une seule personne chacune. Les spectateurs ainsi isolés semblent disposés dans des cadres, pareils à de vieux portraits de famille. Mais les visages sont contemporains et les vêtements actuels, comme si nous étions tous les remplaçants des protagonistes d'autrefois. Deux durées s'épousent dans le temps fictif du spectacle. De surcroît, cet encadrement individuel invite le regard à explorer les loges comme jadis à la Scala et à admirer l'élégance d'une posture, observer l'ennui de l'un ou déceler la fascination de l'autre. Dans ce théâtre réduit, les proportions surdimensionnent les comédiens qui se dressent tels des géants au centre d'une représentation ayant les spectateurs pour figurants. Au cœur l'acteur et le public autour.

Pour ce spectacle, donné à l'Hippodrome de Douai dans le cadre des *Boréales* (1), le public est appelé à vivre une expérience double, car à l'espace du théâtre à l'italienne, à sa clôture mentale, répond, sur l'aire de

jeu, la présence de l'herbe fraîche, écho d'un extérieur que le théâtre a toujours écarté. Une herbe tendre que les spectateurs de la première rangée peuvent caresser en transgressant la frontière du cadre. Adapté du *Journal* de Nijinski, le spectacle conjugue le délire du danseur de génie et ses fantasmes sexuels qui vont des plaisirs de Sade jusqu'aux jeux avec des poupées Barbie. L'ultime terme de l'espace est le miroir posé au centre où se reflète l'image du danseur possédé par son délire érotique. Alors Nijinski se voit tel l'étranger à lui-même qu'il a fini par devenir.

Ce plaisir de la mise en scène du spectateur, épuisé à force d'être abusé, il y a quinze ans, semble ressusciter ici et là. Il provient du regard déplacé et de l'emplacement perturbé. Ainsi, chacun observe le jeu tout en convertissant en expérience personnelle ce décentrage qu'il doit interroger et faire sien. D'où regarde-t-on ? De près, comme à travers une loupe agrandissante dans *Salut, Tolstoï* ou de loin comme dans *la Pluie d'été* de Marguerite Duras, mise en scène Eric Vignier. Cette fois-ci, dans la salle du Conservatoire, les spectateurs se trouvent essentiellement au balcon et surplombent une salle à moitié recouverte par une toile blanche, tel un linceul de neige. Sur le plateau, comme à travers une lunette, on voit paraître des personnages humains, terriblement humains. Cet éloignement rend pudique le drame



«Salut Tolstoï». Mise en scène : Andràs Jeles ; chorégraphie : Csaba Antal

et discrète la douleur. La mise à distance physique de même que la topographie disloquée de la salle accordent au spectateur la chance non seulement de se pencher sur des destins, mais aussi d'épouser une écriture, celle de Duras.

Quant à Stéphane Braunschweig pour le *Conte d'hiver* (2), sans déplacer le spectateur, il entraîne son regard à suivre le jeu et ses mouvements. En inclinant au maximum le plateau, Braunschweig pose les personnages comme des figures sur une page blanche, page offerte à la pensée. Ainsi, par le regard surtout, la scène révèle les manipulations secrètes qui agitent cette œuvre étrange et échappe à tout danger d'assimilation au réel. La mise en jeu du regard érige le spectacle en admirable géométrie de l'esprit où les diagonales et les horizontales, les rectangles et les triangles sont convoqués pour dessiner la trame du récit. Le spectacle s'appuie aussi sur un morceau de rideau, posé à même le sol, de même que sur un filet d'eau, métonymie de la mer et rupture qui atteste l'égarement de Leontes, le prince jaloux marchant dans l'eau. De même que chez Csaba Antal, le

théâtre et la nature s'imbriquent dans un ensemble hétérogène où le spectateur interroge son statut et ainsi aiguise son regard. Sans payer cela au prix des mots comme dans les années soixante. Bien au contraire. Chacun entend mieux parce qu'il regarde autrement.

Dans *l'Institut Benjamenta* de Walser (3), Joël Jouanneau immobilise les personnages sur une scène presque à la verticale et évoque ainsi une photo de groupe dont le regard du public explore les détails et surprend les bizarreries. Par l'arrêt sur image, par l'incrustation des êtres sur le plateau comme des insectes épinglés, le spectacle rend encore plus saisissante cette parabole sur l'approvisionnement de l'esprit. L'acuité de l'espace accorde aux mots toute leur résonance et Joël Jouanneau accède à ce *théâtre des idées* dont certains parmi nous commencent à avoir la nostalgie. ❧

(1) *Salut Tolstoï*, Hippodrome de Douai, 11-17 octobre 1993.

(2) *Un conte d'hiver*, carré Saint-Vincent, Orléans et au théâtre de Gennevilliers, à partir du 9 janvier.

(3) *L'Institut Benjamenta*, Théâtre de la Bastille, Paris, automne 1993.